

pour acquérir un diamant d'une valeur de 3,000 francs.

Il remit effectivement une somme de 500 fr., au Bavaois en échange du diamant. Le sieur L..., ne fut pas séduit par cet exemple. Il déclara d'une façon péremptoire qu'il ne se connaissait pas en diamants et qu'il n'avait pas de fonds pour en acheter. L'affaire était manquée. Le sieur Falder s'entretint quelques instants avec l'étranger qui se retira.

Quand il fut parti, le fabricant d'horlogerie dit à son hôte : « Pour célébrer mon entrée chez vous, permettez-moi de vous inviter à dîner ; seulement je ne voudrais pas que le repas eût lieu dans le cabaret. »

Le marchand de vins accepta et fit servir dans son logement. Le soir, comme on était à table, arriva une société de plusieurs individus paraissant en train de se divertir. Ils s'installèrent dans la salle, demandèrent les meilleurs vins et se montrèrent si bruyants que le sieur L..., fut obligé de descendre. Ces individus le retinrent dans la salle et le contraignirent de boire avec eux. Comme il faisait grande dépense, il n'osa s'y refuser. Au bout de quelque temps, un cri semblable à celui de la chouette se fit entendre au dehors. Quelques instants après les buveurs achevèrent de vider leurs verres, payèrent et sortirent précipitamment.

Le sieur L..., s'empressa de remonter chez lui pour s'excuser auprès de son amphitryon, mais il trouva le logement vide. Il reconnut qu'il avait été victime d'un vol, et qu'on lui avait enlevé, à l'aide d'effraction, une somme de 4,000 francs contenue dans son secrétaire.

Les indices recueillis permettent d'espérer que les auteurs de ce vol ne tarderont pas à être arrêtés.

— Depuis quelque temps de nombreux incendies ont éclaté à Amberieu (Ain). Sur les investigations de la justice on a découvert à Lyon des boules pyrotechniques qui ont pu servir à allumer ces incendies. La justice informe et espère découvrir les coupables.

— Un incident curieux a eu lieu pendant le tirage au sort des jeunes conscrits, à Nancy. Il est rapporté en ces termes par l'Echo de l'Est :

« Un jeune homme croit répondre à l'appel de son nom et plonge la main dans l'urne : il en retire un mauvais numéro et s'éloigne. Quelques instants plus tard, son véritable nom est prononcé : personne ne s'avance, et l'on reconnaît l'erreur ; l'adjoint assis au bureau pour y représenter la municipalité de Nancy se met alors au lieu et place de l'absent. Cette fois, c'est un excellent numéro qui sort de l'urne. »

« Ainsi, le jeune homme avait été trompé par une similitude de nom, et il était parti avec la conviction que le destin avait voulu faire de lui un militaire, tandis qu'en réalité, il n'en était rien. »

— Une fille X..., demeurant à Lierre (Belgique), s'était rendue à Malines pour y toucher une somme de 5 à 600 fr. Au retour, elle fut rejointe par un milicien de sa connaissance, et ils cheminèrent ensemble jusqu'au-dessus du village de Konings-Hoyck. Arrivés à la hauteur d'un estaminet situé sur la route, entre ce village et Lierre, le jeune homme proposa à sa compagne d'entrer un instant dans cet estaminet, ayant, disait-il, une lettre à remettre pour un de ses camarades. Lorsqu'il revint, la jeune fille n'y était plus, et le cabaretier assura qu'elle s'était remise en route. Le milicien en fut averti, dans l'espoir qu'en hâtant le pas il pourrait rejoindre la voyageuse. Au lieu de cela, il rencontra des gendarmes auxquels il raconta ce

qui venait d'arriver et fit part des soupçons qu'il avait conçus. Ils revinrent tous trois au cabaret, et trouvèrent le cabaretier occupé dans son jardin à enterrer la jeune fille, qu'il avait volée et assassinée.

— Les sapeurs-pompiers, à Berlin, ont reçu, il y a peu d'années, une organisation qui mérite d'être signalée. Pourvus de pompes attelées et de voitures qui les transportent au galop, avec leurs outils et des tonneaux remplis d'eau, sur l'ordre transmis par un télégraphe électrique qui relie tous les postes, quelques minutes suffisent pour les réunir sur le point menacé par un incendie. A toute heure du jour et de la nuit, au bureau central de police, trois pompes sont préparées, les chevaux harnachés, les tonneaux pleins d'eau, les hommes équipés, et, au signal donné par une cloche d'alarme qui tinte pendant une minute et demie, hommes, chevaux, voitures, pompes, tonneaux, tout est prêt et part, souvent alors que la cloche tinte encore.

Cette organisation, due au premier président de police, a été développée et perfectionnée par son successeur, M. le baron de Zedlitz-Neukirch. La présidence de police, à Berlin, constitue l'une des administrations les plus importantes du royaume, et souvent la plus difficile. M. de Zedlitz, administrateur sérieux et habile, a quitté la chambre des députés pour se consacrer entièrement à ses fonctions. Dans l'exercice de ses attributions étendues et multiples, il a su obtenir à la fois la confiance du régiment et celle du public. Son administration active promet de nouveaux développements à cette ville de Berlin qui comptait 50,000 habitants sous Frédéric I^{er}, et dont la population, se doublant à chaque règne, est arrivée de 310,000 en 1840, à près de 600,000 aujourd'hui.

— Le Mercury annonce que Walker vient d'abjurer le protestantisme pour la religion catholique dans la cathédrale de Mobile. Cette abjuration faite avec une grande solennité donne l'occasion au journal déjà cité de faire remarquer la ferveur de Walker et la piété singulière dont il paraît animé. La grâce aurait touché son cœur.

Nous nous montrerons un peu plus incrédule au sujet de la foi du célèbre flibustier, et nous pensons que, s'il a voulu se préparer des partisans parmi les populations de l'Amérique centrale, qui sont toutes catholiques, cette comédie lui sera plus utile sur la terre que dans le ciel.

— Grande nouvelle ! La Californie produit maintenant bien autre chose que de l'or ! On écrit de San-Francisco au *Moniteur de la Flotte* qu'on vient de découvrir dans les placers des diamants, des rubis et des opales. — Vous verrez qu'on finira par y découvrir des perleaux trufés et tout rôtis, ce qui n'empêche pas les trois quarts des malheureux mineurs de mourir de faim ou de misère.

— Les dernières nouvelles de Pékin nous apprennent que les astronomes impériaux avaient adressé un rapport à l'empereur sur l'apparition de la comète, et que, par suite, des ordres avaient été donnés d'arrêter toutes les personnes désaffectionnées ou les astrologues qui pouvaient alarmer le public sur ce sujet.

L'empereur de Chine, comme jadis Louis XI, a un médecin qu'il consulte à toute heure du jour. Tant que l'empereur se porte bien ou à peu près, le médecin est comblé d'honneurs et d'argent. Dès que Sa Majesté s'altère, elle le fait pendre. Qui donc le soigne alors ? me direz-vous. Un autre médecin qui a intérêt à le guérir, de

même que son prédécesseur avait intérêt à ne pas le laisser tomber malade. C'est égal, le rôle de médecin de l'empereur n'est pas séduisant dans ce pays-là.

— Une lettre de Saint-Petersbourg s'exprime ainsi sur le compte d'Alexandre Dumas :

« Les impressions de voyage en Russie de M. A. Dumas sont sévèrement jugées ici. Il y a des chapitres entiers dans cet ouvrage, ou plutôt dans cette compilation, qui sont tout à fait imaginaires. »

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

DISTILLERIES AGRICOLES.

(Grande Médaille d'honneur 1855.)

Après cinq années d'expérience, la distillerie agricole a fait ses preuves. Elle a donné la mesure des progrès qu'elle réalise dans l'économie générale de la ferme :

Par l'ameublissement et le nettoyage du sol, conséquence des cultures sarclées ;

Par la quantité et la qualité de la nourriture qu'elle produit, au moyen des pulpes qui permettent le mélange de tous les déchets, (balles, menues pailles, siliques de colza, etc.) jusque-là sans emploi utile dans la ferme ;

Par le plus grand nombre des animaux dont ces nourritures excellentes et économiques facilitent l'entretien et l'engraissement ;

Par les garanties qu'elles présentent contre la plupart des maladies du bétail et notamment contre le sang de rate ;

Par l'abondance et la qualité du fumier qu'elles procurent ;

Enfin, par l'accroissement de fécondité du sol, conséquence naturelle de toutes ces améliorations.

Aujourd'hui, il n'y a plus d'école à faire, plus d'incertitude sur les résultats ; la distillerie agricole a résisté seule aux prix et à la crise dernière, son existence et son développement sont assurés.

M^{rs}. Champonnois et C^{ie} voulant répondre à la confiance des cultivateurs et les faire profiter directement du progrès et des économies qu'ils ont introduits dans l'organisation de la distillerie agricole, se sont décidés à se charger à forfait de la fourniture et de la pose de tout l'outillage, ainsi que de la mise en train.

S'adresser à leur domicile, rue de la Justice, 8, à Paris. (1385-4772)

Le docteur DE MOLÈNES-MAHON, de Paris, est seul chargé par les administrations des hospices de Lille, Orléans, Tours, Angers, etc., de faire l'application du procédé Mahon « qui a obtenu, depuis 1806, mille guérisons par an, terme moyen, dans les hôpitaux de Paris. » (Rapport de l'Académie de médecine.)

Il fera son service à l'Hôpital-Général de Lille le 2 mars et le premier mercredi de chaque mois à huit heures, et recevra les malades particuliers ce même jour, à l'Hôtel de l'Europe, de midi à quatre heures.

Guérison à forfait des maladies de la peau et du cuir chevelu, teignes, dartres, boutons, rougeurs, démangeaisons, pellicules, chutes de cheveux, affections contagieuses, etc.

Les frères Mahon sont décédés depuis plus de dix ans ; le docteur de Molènes-Mahon est le seul de leurs successeurs qui soit MÉDECIN ; il ne reçoit à Paris que rue Saint-Antoine, 200.

Traitement par correspondance. Seul dépôt à Lille à la pharmacie rue Esquemoise, 75. (1401-3872)

Si l'on veut être assuré de posséder une bonne montre, on peut s'adresser au représentant d'une des plus importantes maisons d'horlogerie, de Paris, qui ne fait verser que le quart comptant sur chacune des montres qu'il livre et 20 francs par mois, afin que les clients puissent, malgré leur garantie de quatre ans, changer leur montre pendant le délai qu'on leur accorde pour solder le reste de la somme. Comme maison de confiance, l'établissement de M. LAURANT, rue de l'Île-St-Louis, 98, à Paris, est reconnu comme tel dans la France entière pour l'excellence de sa fabrication, et est représenté par M. DEMOONNE, rue du Chemin-Vert, 33, à Roubaix. (4771-1386)

THÉÂTRE DE LILLE

Dimanche 27 février, spectacle à 5 h. 1/2.

- 1. CENDRILLON, pièce en 5 actes.
- 2. MARTHA, opéra-comique en 3 actes.

AVIS.— Tous les dimanches, quinze minutes après le spectacle, train spécial pour Roubaix et Tourcoing.

Théâtre des Amateurs

Dimanche 27 février, à 6 heures 1/2 :

- 1. FRÈRE ET SŒUR ou une Vengeance corse drame en 5 actes.
- 2. J'AI MANGÉ MON AMI, vaudeville en un acte.

— Lundi 28, à 7 heures :

- 1. LES PREMIÈRES AMOURS, comédie-vaudeville en un acte.
- 2. CE QUE FEMME VEUT, vaudeville en 2 actes.
- 3. LA FILLE DE DOMINIQUE, comédie-vaud. en un acte.

PRIX DES PLACES :

Premières, 1 f. 50 c. ; Parquet, 1 f. ; Secondes, 75 c. ; Parterre, 50 c.

Les enfants au-dessous de sept ans paieront demi-place ; passé cet âge, ils paieront place entière.

ANNONCES

PAPIERS PEINTS.

ÉDOUARD LEFEBVRE, de Lille, contour de la Piquerie, représentant de plusieurs fabriques de papiers peints, de Paris, se rendra le mardi à Roubaix, au *Singe-d'Or*, et le jeudi à Tourcoing, rue des Anges, n° 3, chez M. ÉDOUARD DUQUENNOY.

Beau choix de PAPIERS PEINTS aux prix de fabrique. (1374)

A vendre d'occasion

A PRIX RÉDUITS :

Une série de 35 Cartes doubles, pour coton, bâti en fer ; Une Machine à parer, dite Sizing.

Le tout en activité. — Construction du Phoenix.

S'adresser à Gand chez A. RYCX & VERSPEYEN, Coupure, 114. (1377)

que cela ? demanda-t-il en montrant la fenêtre d'en face.

— Mon Dieu, calme-toi, cher Wiliam ; ce sont des locataires, autant que je sache !

— Qui donc ?

— Mon Dieu, pas tant de vivacité ! — Tu m'effraies réellement ! Ce sont deux dames...

— Et personne de plus ? — Où donc est-elle ?

— Celui dont tu veux parler, répondit la conseillère avec une émotion profonde, est loin, bien loin. — Il est mort !

Wiliam se laissa tomber sur une chaise et inclina la tête sur sa poitrine. Trois mots seulement s'échappèrent de ses lèvres, mais il les prononça d'un ton qui exprimait, mieux que des milliers de paroles, l'étendue et la profondeur des sentiments :

« Marie est veuve ! »

Quand la surprise se fut un peu calmée, monsieur et madame Utter apprirent à Wiliam tout ce qui s'était passé : la mort du lieutenant ; la réception de la lettre de madame N... ; le grand conseil tenu par les dames de la ville ; le voyage du conseiller et la position où il avait trouvé Marie et sa mère ; enfin, l'arrivée de ces deux dames et l'accueil qu'elles avaient reçu ; — bref, rien ne fut omis, pas même la vieille robe de bombasin de la femme du bourgmestre. Wiliam riait et pleurait tour à tour, pressait la tante Marguerite dans ses bras et la comblait d'éloges ; mais, quand on fut arrivé à la robe de bombasin et aux autres cadeaux faits à Marie, il redevint sérieux et s'écria :

« Elles veulent la tuer, ces femmes imprudentes et d'une basse méchanceté !

— Fi ! Wiliam, dit la conseillère ; comment osez-tu nous traiter ainsi ! je t'assure que cette

petite expiation a mis fin à la discorde, et que tout va mieux que jamais. La ville entière a fait preuve des sentiments les plus bienveillants et les plus affectueux.

— Oui, oui, tante Marguerite, n'en parlons plus ; — je connais la ville et ses bonnes intentions ! Mais, dis-moi maintenant, quelle est la conduite de Marie depuis qu'elle est veuve ?

— Celle que l'on doit attendre d'une femme douée d'autant de cœur et de raison. Personne qui ne comprenne qu'elle ne peut pas précisément regretter Wallden. Néanmoins, elle est profondément sérieuse et triste, et elle ne parle jamais de son mari qu'avec indulgence et affection, bien que, non content de dissiper ce qu'elle avait, il l'ait rendue extrêmement malheureuse sous tous les rapports. Elle a été certainement le modèle des épouses.

— Oui, le modèle ! dit Wiliam en se promenant avec agitation dans la pièce. Je le sais bien, moi qui ai passé tant de soirées sous sa fenêtre à écouter les paroles angéliques par lesquelles elle conjurait son mari de rentrer dans la bonne voie. Avec quelle résignation sans égal n'a-t-elle pas supporté l'indigence ! Jamais une plainte, jamais un reproche à celui qui l'avait entraînée dans sa ruine ! Ah ! Marie a été plus qu'un ange — car il n'en coûte guère aux anges pour être bons et purs : — c'est une femme qui s'est élevée au-dessus de tout ce qu'il y a de terrestre ! Je l'ai admirée, adorée, et j'affirme devant le monde entier que je ne connais personne qui mérite une plus grande considération !

— Mon cher Wiliam, tu te laisses entraîner trop loin. Trêve de tout cela, et que personne ne sache que tu l'as épiée ; car quelques uns ne jugeraient peut-être pas cette conduite comme nous le faisons. »

Wiliam tendit la main à sa vieille amie, et répondit en rougissant :

« Tu as raison, tante Marguerite ! je m'emportais ; mais oublie tout, sauf mes dernières paroles, car je persiste à dire qu'elle est plus qu'un ange, et qu'elle mérite la plus grande considération. »

Le conseiller et sa femme souhaitèrent cordialement la bonne nuit à Wiliam, et le laissèrent jouir en paix de la vue des ombres qui se jouaient sur les rideaux de la mansarde.

CHAPITRE XXVIII.

Le lendemain matin, Wiliam recommença son ancien ménage avec les jalousies, qui, dans le temps, avait si souvent fait damner la conseillère.

Appuyé sur la table, il contemplait avec bonheur le bras de Marie se mouvant au milieu des fleurs que le conseiller Utter lui avait données. Cette main, qui redressait et liait quelques tiges, n'avait-elle pas conservé sa blancheur et sa beauté ? Et ce visage pâli par les souffrances n'avait-il pas une expression ravissante de douceur ?

Plusieurs fois Wiliam prit son chapeau pour se rendre chez ses voisines, comme quelques années auparavant ; mais, chose étrange ! leur retour à une situation analogue à celle d'autrefois lui avait rendu son ancienne timidité. Marie se doutait-elle qu'elle lui était redevable de tant d'adoucissements à ses peines ? Il l'ignorait ; mais, en sa présence, il se l'imaginait, et il n'oserait pas la regarder, incertain si cette conduite lui avait plu !

« La voilà donc libre de nouveau ! »
Libre ! — Toute la nuit Wiliam avait en-

tendu résonner ce mot à ses oreilles, et il avait compté avec une extrême précision combien il y a de jours dans une année. Par malheur, celle-là n'en avait pas moins que les autres, — et un an, c'était un siècle pour l'ingénieur.

La mère de Marie avait passé la matinée à éponseter avec soin les meubles loués qui garnissaient la mansarde, et sa fille avait mis sa belle robe de deuil, et le bonnet de veuve qui lui allait si bien.

Chaque fois qu'elles entendaient du bruit sur l'escalier, les deux dames s'entregardaient. La mère souriait, la fille rougissait ; mais c'était toujours, ou une personne de la maison qui montait au grenier, ou un messager apportant une robe, un bonnet, un col ou quelque autre objet.

Midi arriva : on ne pouvait plus s'attendre à voir personne.

« Qu'as-tu donc fait toute la matinée dans ton appartement, chez Wiliam ? demanda madame Utter pendant le dîner. Je croyais que tu irais faire une visite ; ce sera sans doute pour ce soir. »

— Oui, je devrais bien la faire, « répondit Wiliam.

Cependant en dépit de son devoir, en dépit de son intention, il ne sortit pas. Il s'habilla, prit une dizaine de fois son chapeau et ses gants ; mais à l'idée qu'il lui faudrait adresser à Marie quelque compliment de condoléance sur son veuvage, ou lui exprimer sa joie de la revoir da cette ville auprès d'une si longue absence, le courage lui manquait, et non-seulement cette soirée, mais plusieurs jours encore se passèrent sans qu'il se décidât à faire sa visite.

M^{me} EMILIE GARLEN.

(La suite au prochain numéro.)